

Guy Hocquenghem

Fin de section

extraits



Bourgeois éditeur (1975)

FAUX PRINTEMPS

A l'hiver le plus doux depuis 1974 succéda naturellement le printemps le plus pourri de la seconde moitié du siècle. J'étais alors chroniqueur judiciaire pour le journal *Libération* et quand l'affaire vint en mars 1979 devant les assises de la Seine je méditais une escapade vers le soleil floridien. Je faisais presque mes premières armes, et l'idée de rendre compte d'une affaire avec laquelle je me sentais tant de liens ne me plaisait qu'à moitié ; j'ignorais alors à quel point le cercle des connaissances que je m'étais faites avait pu prendre d'importance sociale — on sous-estime souvent les gens que l'on connaît. Des garçons de vingt-cinq ans étaient devenus des hommes de quarante presque sans transition ; la génération à laquelle j'appartiens achevait sa conversion,

son mûrissement, et commençait cette lente conquête par imprégnation, qui devait en faire la matrice du monde actuel. A ce procès, pour la première fois, les éléments de la nouvelle configuration étaient présents sous mes yeux, trajectoires divergentes réunies pour quelques jours dans la salle des débats.

On se souvient du meurtre du boulevard Rochechouart. L'accusé, Robert G... avait attiré un public nombreux, et la presse se fit largement l'écho de son étrange histoire — d'où sans doute la relative clémence du jugement. L'accusé avait proclamé une fois sa culpabilité, puis s'était enfermé dans le silence. Robert G. bénéficia de larges circonstances atténuantes ; il fut libéré pour bonne conduite au bout de trois ans d'emprisonnement et mourut vingt ans plus tard père de famille, regretté de ses voisins.

La plaidoierie fit sensation. Le système de défense inauguré par M^e Leblanc — qui n'était alors qu'un jeune avocat aux dents longues — revenait, sans nier les faits, à plaider non coupable. Pas de décharge de responsabilité — Robert G... répugnait à utiliser cette vieille cartouche mouillée. L'incroyable négligence de la police, les révélations faites à l'audience, le concours de circonstances exceptionnelles, autant d'éléments que M^e Leblanc sut employer pour émouvoir le jury. Du même âge que l'accusé, proche de lui par les idées, il réussit

à rendre palpable le moment tragique où s'étaient immobilisés la victime et l'assassin. L'effet ne fut nullement gâché par la gêne du mari de la victime, ni même par l'indignation brève et brutale de l'accusé, traitant son conseil d'« ignoble baveux ». M^e Leblanc gagna le procès contre tous, y compris son client — contre la conspiration du silence organisée entre tous les tenants de l'affaire. J'avais pris l'habitude, que je ne regrette pas, de sténographier les plaidoeries les plus curieuses. M'a-t-on assez moqué pour mon cahier d'hiéroglyphes, qu'on me voyait toujours à la main dans les couloirs du Palais. Donc, en consultant mes notes, je n'ai guère de peine à reconstituer l'inoubliable tour de force du conseil de Robert G..., d'autant que ses propos touchaient un passé encore proche de moi. Plaidoyer pour une aventure aujourd'hui presque oubliée, celle qui marqua une jeunesse, celle de l'accusé, du récitant, du transcripteur.

La journée avait commencé par un orage, les couloirs ruisselaient d'imperméables et de parapluies. Je revois la salle sombre aux boiseries mouchetées, le public nombreux et bariolé, encore vêtu de printemps, sur lequel tombait la lumière grise et brumeuse de la haute verrière. Public qui participait à l'émotion nostalgique pesant sur nous quand M^e Leblanc acheva, immobile, mezza voce, le regard perdu vers les profondeurs des bas-côtés. Le président lui-

même, songeur, accoudé à son fauteuil, fixait d'un air absent le banc de la presse.

Le magnétoscope, récemment introduit dans les salles d'audience, ronronnait doucement, permettant à chacun de suivre sur les visages des protagonistes les effets de la rhétorique insinuante et coupante de M^e Leblanc. Il avait soufflé sur des brûlures mal cicatrisées en chacun de nous, mobilisé au service de son client tout le mouvement social récent de notre pays.

Je dis « nous » : je déjeunai, lors de la suspension d'audience, avec le président et quelques amis, à la buvette du palais. Et nous eûmes tous le même regard. Il nous avait semblé entendre parler tout l'avenir d'autrefois, et que, de la salle comme de nous-mêmes, était monté le vieux soupir d'espérance perdue. Le procès de Robert G..., comme l'affirmait à notre table André Robec, depuis plusieurs fois ministre des Affaires culturelles, était le nôtre, l'on aurait pu échanger le banc de l'accusé avec le fauteuil du tribunal — et il savait de quoi il parlait, il avait rendu visite à l'accusé à Fresnes, il avait autrefois milité avec lui. Le président m'entraîna dans la cour du palais fumer un joint en attendant la reprise de l'audience, et me confia son optimisme. Sa greffière, m'avoua-t-il dans un sourire, était amoureuse de Robert G... Lui aussi le connais-

sait d'autrefois, ayant vécu quelques temps dans la même communauté.

Tout ceci est aujourd'hui refroidi, et je peux rassembler mes souvenirs sans éprouver autre chose qu'un émoi passager que je n'espère plus guère faire partager. L'histoire elle-même, celle au nom de laquelle s'est jugé ce procès, s'est détournée de son cours ou, pour certains de nos contemporains, a chu dans l'oubli comme un dieu mort et inutile. Il est temps de laisser publier ce vain témoignage.

« Contrairement à l'usage, je ne m'adresserai particulièrement ni à vous, monsieur le président, ni au jury, ni à la presse, ni au public de cette salle d'Assises. Ou plutôt je m'adresserai à tous, mais non tels que vous êtes ici et maintenant, séparés par les travées immuables du rite judiciaire, revêtus du costume de vos fonctions respectives. Je le dis dès ce début, ma plaidoirie sera à peine une plaidoirie pour Robert, elle sera une plaidoirie pour beaucoup d'entre nous, peut-être l'oraison funèbre de ce qui, par-delà nos rangs actuels dans d'illusoires hiérarchies, remue encore en nous la nuit, dans les rêveries inavouées, dans le silence de la raison.

« Je serai passionnel, parce que ce crime d'argent entre inconnus est passionnel. J'essaierai de vous entraîner avec la passion que j'éprouvai quand les éléments de cette affaire se sont reconstitués devant moi, imbriqués dans l'im-

mense rébus du mouvement social, me mettant en présence d'une tragédie ; tragédie non parce qu'il y a mort, mais parce que ce qui fut tué comme ce qui tua était déjà mort ; comme nous tous peut-être, hommes mûrs aujourd'hui mais dans la force du rêve il y a dix ans, s'il est vrai que ce que nous avons cru bon et fou de vouloir a desséché, flétri avant d'avoir donné des fruits.

« Je vois flotter sur vos visages l'incompréhension, mais déjà les regrets mal enfouis pointent. L'histoire de Robert G..., telle que mes souvenirs et mes ardentes recherches auprès de ceux qui l'ont connu, et dont beaucoup sont ici, l'ont reconstituée, recouvre pièce à pièce celle des quinze dernières années de changement qui ont marqué notre pays. Son histoire à lui, c'est l'Histoire, majuscule et faucheuse d'espoir. Vous savez tous où j'en veux venir, à ce mois de mai de l'année 1968. Vous avez déjà quelque peine à le faire revivre en vous, pétrifié et perdu de sens. Qu'est ce petit morceau de promesse non tenue aujourd'hui presque oublié. Mais c'est encore avant qu'il nous faut aller. 1965. Souvenez-vous, l'essence à 80 centimes, la télévision en noir et blanc, de Gaulle. Robert était « étudiant » — mot alors plus proche de la vieille basoche libertaire que du bidonville facultaire actuel. A cette époque, dans une Europe affolée de consommation, aux frontières presque libres, dans une France à

peine sortie des années cinquante et de la guerre d'Algérie, un entrefilet à la page politique intérieure des journaux apprenait à quelques parents inquiets et à une opinion indifférente qu'une poignée d'étudiants avaient quitté le parti communiste parce que, disaient-ils, « il n'était plus assez révolutionnaire ».

« A cette époque, dans l'obscur arrière-salle d'une librairie du square Painlevé, au voisinage immédiat de la Sorbonne, quelques jeunes fous, le regard trop plein de lectures héroïques, encore frémissants de manifestations à trois cents, s'attaquaient au nom du communisme aux pactisants assagis. Le long du mur, des piles de journaux aux titres vengeurs. Des chaises maculées de peinture, une estrade avec une table de bois blanc. Vous avez connu cela, monsieur le président, et vous n'êtes pas le seul ici.

« Robert G... sort de là inquiet, peu satisfait de cette réunion où la scission s'est consommée. Il en est pourtant l'un des artisans, orateur déjà, mais désillusionné quant aux conséquences.

« Voyez-le, au bras d'une fille, duffle-coat et gauloises, descendre vers l'inévitable restaurant grec où s'anime la foule composite d'étudiants africains et de piliers de bibliothèque. Il achète *le Monde* au coin de la rue des Ecoles et du boulevard, parce que le vieux crieur, l'un des derniers de sa profession, complice de toutes

les têtes politiques du Quartier latin, lui annonce que son nom y figure. Qu'attend-il de l'article, enfin découvert en page sept, où, il ne veut pas l'admettre mais ça lui pince le cœur, son texte de plate-forme se trouve cité avec sa signature parmi d'autres, des noms qu'aujourd'hui il serait trop long mais instructif de citer ? En vérité il n'est encore que l'enfant qui a trop lu, mais aussi le politicien usé. Etrange union de cette folie secrète où Trotsky, Lénine et Mao sont presque figures d'un roman dostoïevskien, et d'une lassitude acceptée de cynisme réunionard. Cette existence de jésuite révolutionnaire, il la vit depuis suffisamment longtemps déjà pour que se soit émoussé en lui le contraste du court et du long terme, des moyens dérisoires et manipulateurs au royaume de la justice. Qu'est-ce qui le pousse, maniaque parmi d'autres maniaques, dans ces salles de congrès enfumées où la voix rauque aux effets faciles proclame un bon droit inutile ? Etrange dévouement, sans plaisirs esthétiques — l'indifférence en matière de beauté est totale chez ces nouveaux ermites — vous avez vu la salle, les têtes blêmes et barbues, les corps déjetés — sans joies morales — foin des attendrissements petits-bourgeois, le ricanement est de rigueur — sans autres joies amoureuses que le plaisir pris sans y penser, dans le lit sale, sous l'étagère croulante de prospectus mal ronéotés. Dévouement dont on ne parle jamais

qu'en termes objectifs, fût-on entre soi, qui n'est même pas un renoncement, dans la sourde empoignade sans pitié de la lutte groupusculaire. Fièvre militante qui ne se peut comparer qu'à la fièvre du joueur, pari continu sur les votes, les motions, le nombre de manifestants. Obsession qui finit par s'assimiler totalement à son décor de cendriers débordants et de cafés au néon, casinos sans tapis vert où le « Pouvoir » gagne toujours, ronéos dont le vacarme déclenche comme le bruit de la roulette chez les parieurs le réveil soudain d'une énergie insoupçonnée.

« Et ensuite, comprenez-vous, c'est le gros lot. L'enfant inattendu de cette stérilité séculaire. Le printemps brutal sur les steppes laissées vides depuis 1917. C'est Mai.

« Les voilà, lui et ses camarades, jetés en avant par le mascaret brutal de l'éveil populaire. Prêtres qui tendaient chaque soir les mains vers la lune en oraison et qui la voient un jour tomber du ciel et embraser l'horizon. Ces rues hier sans visage, avec leurs queues de cinéma et leurs terrasses venteuses, elles s'échauffent de barricades, rouges de drapeaux.

« Et lui marche, la tête vide, bourdonnante, bras ballants devant l'épiphanie révolutionnaire que toute sa vie appelait. Mais voilà ; semblable à cette Electre d'un de ses maîtres aujourd'hui au Panthéon, que le meurtre vengeur tant rêvé une fois effectué laisse à plat,

la tension qui l'avait fait vivre brutalement retombée, Robert ne sait même plus si c'est le grand bonheur ou le désespoir. C'est Mai, la cité révolutionnaire est donc de ce monde, mais il a beau se répéter que les temps de l'accomplissement sont venus, d'avoir raison lui laisse un goût amer d'insatisfaction dans la bouche. Il tente de respirer, de savourer, de saisir sa joie, mais elle lui échappe, réel moins réel que le rêve précédent ; ne lui vient, tandis qu'il rentre en heurtant du pied les poubelles renversées dans les rues jonchées de débris de bataille, que le plaisir mélancolique de se sentir presque de trop. Et c'est donc seulement cela, la Révolution ?

« Pour ses rares amis, pour le public de la Sorbonne libérée, il est un personnage, déjà inquiétant pour certains. Finis les jeux d'assemblée générale : il laisse cela aux nouveaux venus grisés par la Politique. Il est passé chef de service d'ordre, petite poigne de fer d'une immense révolution molle. Déjà, autour de lui, se tisse la légende poisseuse et funeste : c'est un violent. Les yeux des petites filles exaltées par Mai lui disent de quelle douteuse séduction son mythe naissant le pare.

« Les autres, les politiques, sont en haut, dans l'ancienne bibliothèque — la Révolution ne se tient bien que dans les livres. Micro en main, ils forment et reforment d'incessantes alliances, des comités provisoires, des centres de liaison,

placage sans cesse lézardé sur la mouvance des grèves et des manifestations. Robert, en bas, dans la cour, sombre, a choisi le casque et la matraque, près de la porte — et, pourquoi ne pas le dire, dans les laboratoires vieillots dont se sont envolées les blouses blanches, lui et sa bande en blousons noirs préparent des armes aussi dangereuses pour eux que pour l'adversaire, cocktails de désherbant et d'acide, trop souvent éclatés dans la main.

« Pour lui, puisque le verbe s'est fait chair, aucun sacrifice, aucune audace n'est de trop. Plus qu'aucun il souffre du pataugement où s'enlise peu à peu un Mai bavard. En ce moment, seule la violence est réelle et inévitable si tout ceci n'est pas une comédie, montée par l'Etat jouant avec l'aide des médias le vacillement de l'homme ivre pour amuser ses enfants.

« A cette époque, un jeune étudiant en droit dirigeait avec autorité l'occupation de sa faculté, au nom de la justice rendue au peuple. Cet étudiant, c'était vous, monsieur le président.

« A cette époque, nombre d'entre nous, à commencer par moi-même, tout juste échappés de nos bancs d'universités, vitupérions les assis qu'étaient nos pères.

« Nous ne pouvions savoir alors que le cinéma social est permanent et qu'il n'y avait là qu'un entracte avant la séance suivante. Que les

occupeurs manifestataires, de contestations professionnelles en expériences d'avant-garde, seraient les jeunes architectes institutionnalistes, les médecins en cabinet collectif, les syndiqués de la magistrature, les enseignants anti-examen, les avocats, les journalistes, les écrivains riches du drame de notre jeunesse. Parmi ceux qui écoutent, dans l'ancien cabinet du vice-doyen transformé en quartier général, le plan insensé proposé par Robert G..., — sortir à mille de la Sorbonne, tomber sur la préfecture de police à demi déserte, l'occuper à coups de barres de fer et de cocktails Molotov — il en est quelques-uns dont j'ai pu retrouver la trace : celui-ci est rapporteur d'une commission au Plan, celui-là conseiller général socialiste, celui-là encore sociologue chargé de la restructuration d'une capitale régionale, cet autre patron d'une entreprise autogérée en pleine expansion. Non qu'ils aient « trahi » — ils continuent de défendre les mêmes idées — l'animation sociale a remplacé la révolution. Non qu'ils aient eu désir d'arriver, mais ils, nous avons tous eu besoin de continuer à agir, et l'action continue, dans les tissus morts de l'ancienne société, à créer de nouveaux pouvoirs. Et puis, comme de bien entendu, il est de l'arrière-garde, celle qui s'obstine malgré tout, dans la grande débâcle ensoleillée de juin. Il y a dans son groupe barricadé et hautain, des

chômeurs, des semi-délinquants, petits soldats perdus de révolution.

« L'ancien dirigeant intellectuel, habitué des négociations où les gradés de la police et les préfets universitaires séquestrés s'accordent à saluer en lui un égal, a passé sans s'en rendre compte l'invisible barrière ; elle sépare ceux que le mouvement porte en avant et ceux qui en subissent les séquelles. Ceux pour lesquels, quoi qu'ils en aient, la tempête souffle vers les ports du pouvoir, du savoir et de la réussite, pour lesquels le destin monte toujours, dans leur volonté confiante de décrocher. Et les autres, les brisés au rictus défiant, revers de cette gracieuse émeute de chats retombés sur leurs pattes, habitués des caves et des sales coups. Ils partent avec lui mener dans l'est la guérilla anti-C.R.S., aux portes des usines qui rouvrent. Avec un nouveau venu différent d'eux. Alain T... Qui a vite séduit ses rudes compagnons. Certains militants s'établissent en ce temps en usine pour partager la vie des travailleurs. Alain, lui est un établi esthétique, établi dans cette marge violente et âpre divergée de la masse chatoyante de la contestation française. Alain T... ne sacrifie rien, n'est pas soumis comme certains de ses compagnons à la loi inexorable de la pesanteur sociale. Il n'a pas la sombre obsession militante de Robert G... Simplement et follement, il choisit ce qui lui paraît le plus intense, là où tout à l'aise il

peut se laisser aller sans qu'on lui en demande raison à ses impulsions coquettes et brutales.

« L'amitié de Robert et d'Alain, rencontre du communard exaspéré et du dandy irréflecti, se développe au coude à coude dans la corrida où s'engage la bande, tandis qu'on désinfecte la Sorbonne et qu'on sort les urnes.

« L'amitié est rare, peut-être unique dans la vie de l'accusé.

« Je veux la célébrer telle qu'elle fleurit alors dans le désastre. Libre de toute convention moralisatrice et de tout avenir, entre la joyeuse indifférence d'Alain et le fatalisme de Robert. Ils se parlent peu, dans le remue-ménage des appartements d'amis, intelligentsia plus ou moins contrainte d'accepter que ces recherchés encore auréolés de Mai brûlent les draps et finissent les bouteilles. Le reste de la bande s'est dispersé, l'un repris après l'attaque d'un commissariat, d'autres lancés dans un maquis vite réduit par les dénonciations goguenardes des paysans et les gendarmes, d'autres enfin retournés à la pointeuse. Au début, Robert s'est méfié de ce garçon trop joli, trop brillant, aux longs cheveux fins, au sourire désabusé et enjôleur. Et l'autre l'a conquis parce qu'il se moque de ce qu'on juge de lui, par sa belle immoralité qui saisit dans la révolution portée par Robert en croix doctrinale l'occasion d'un magnifique pourquoi pas. Il l'a vu à l'œuvre, ranimant les autres d'une plaisanterie,

superbement insolent face à la police et jamais prisonnier de la rhétorique tragique. Robert est mal à l'aise chez ces bourgeois gauchistes qui leur donnent asile, toujours grommelant et vaguement honteux. Il a vu Alain tourner en dérision la célébrité de l'hôte tout en lui empruntant sa robe de chambre et en les installant tous les deux dans la chambre conjugale. Pour la première fois la révolution lui sourit, lui fait fête, quitte son masque d'acariâtre marâtre pour qui on n'en fait jamais assez. Il s'humanise, rase sa barbe sous prétexte de sécurité. La vie, lui confie Alain, n'est pas seulement le dur chemin du renversement du capitalisme. Elle est déjà le porche royal de la subversion quotidienne.

« Pour ce grand enfant brutal, le printemps commence avec retard. Il vit son Mai au cours de cette année 1969 où tout semble encore possible, bien que l'ordre à nouveau se fige. Une commune, comme on disait alors, éclôt sa fleur fragile tandis que tout reflue. Y être heureux n'est plus un vol fait à l'action. Alain coupe de sa grâce rieuse le dur soupçon et l'énergie partisane de Robert. Sa carapace se défait, il découvre l'amour d'un cœur presque vierge.

« Cet îlot collectif dont en bougonnant Robert accepte l'idée, ils l'installent à Ivry, en défi à la cité austère de l'ouvriérisme. L'univers s'est rétréci aux clôtures en canisses de cette maison

vulgaire, pavillon au crépi gris, au sommet d'un raidillon, coincé entre les immeubles rouges de l'avenue Maurice-Thorez et la voie ferrée. Ce décor néo-réaliste est le lieu d'un grand, d'un très grand espoir. Ils ne peuvent vivre leur amitié seuls, ils n'y songeraient d'ailleurs pas. Ils ont passé le Rubicon de la signature, l'acte de location que j'ai fait joindre au dossier et où figure la signature paraphée d'Alain T... Il a pris allègrement sur lui les formalités, mentant avec aisance à l'employée de l'agence, usant de faux bulletins de paie fabriqués à la photocopieuse. Ils sont une dizaine — certains présents ici, aujourd'hui, devenus stylistes ou psychanalystes — à commencer ce voyage fouriériste, dans un grand souffle de portes claquées, de chambres bouleversées, de cloisons abattues. Chaque pièce, chaque tâche, chaque objet se recouvrent d'une impalpable discussion continuellement reprise et jamais résolue. La salle de bains incarne la pudeur à combattre, la cuisine, les travaux ménagers et leur répartition, la fin de la nourriture de la mère.

« La chambre, surtout, ou ce qui en reste, voit l'assaut contre l'exclusivisme sexuel. La grande pièce, enfin, est le siège des grandes remises en question collectives, embrumées de haschich, devant cette grande fresque naïve, aujourd'hui au musée Beaubourg, qu'a peinte en un week-end une artiste qui refuse ce titre.

Ils ont mis sur les rails une machine à vivre qu'ils ne peuvent ni ne veulent contrôler. Alain veut la porte ouverte en permanence, dans l'ignorance voulue de l'ordre bourgeois des conséquences. A Robert l'inquiétude du pourquoi face à la gaieté du n'importe quoi, l'insatisfaction du monde extérieur qui continue, du prolétariat intouché.

« Quelques ouvriers se sont joints à eux, qui quittent vite leur atelier, bien sûr. Alain répète sarcastiquement que la défonce est progressiste puisqu'elle empêche de travailler, quand l'évidente incompatibilité de leur vie et du travail salarié se fait jour.

« L'été vient, ils restent dans les terrains vagues déserts envahis d'herbes folles, autour de la maison. Les trois de Citroën — enfin, ex de Citroën — confondent les grandes vacances et le chômage. Robert part en virée avec eux dans les bars d'Ivry déserté par les congés payés qu'ils brocardent. Ils se saoulent la gueule. Alain multiplie les bains de soleil intégraux — figure au dossier une contravention courtelinesque du commissariat d'Ivry — et tous roulent dans l'herbe en chahutant comme à l'école. Alain les excite, les provoque, agicheur et moqueur. La seule chose qu'il n'accepte pas, explique-t-il froidement, ce sont les regrets ou la demande de pitié. Ne croire à rien, peut-être aussi se boucher les yeux devant les manifestations de l'oppression, pense

parfois Robert en regardant ses compagnons de beuverie.

« L'hiver suivant, le pavillon semble plus nu, plus gris, entre ses terrains vagues et ses H.L.M. Les pieds traînent, les verres se brisent, la drogue se fait plus dure — un jeune héroïnomane s'est installé un soir sans rien dire. Les bavardages des voisins, l'attitude insultante d'Alain face à une descente de police, entraînent l'ouverture d'une enquête ; convocations, nouvelle perquisition. Quand les autres le traitent de provocateur, Alain rit, mais Robert devient soucieux. Le flot du n'importe quoi a cessé de charrier des brassées de fleurs. Mille débris, poubelles d'une histoire mal digérée, informes restes vomis par le reflux, les encomrent, les paralysent. L'ironie d'Alain devient acide, Robert devient taciturne. Les figures qui les entourent prennent à la lumière des bougies — on leur a coupé l'électricité — des aspects grimaçants : gosses en fuite, amateurs de motos volées, ex-ouvriers bagarreurs, et un jour la porte entrouverte laisse passer une femme blême, rebut d'asile, portant dans une caisse de bois un enfant malade. Ils ne veulent rien assumer ni rien exclure, mais les voilà face à de l'irréductible. Dans le vau-l'eau général, les drames se précipitent.

« L'enfant, chétif et mal nourri, succombe aux efforts de ses multiples pères adoptifs, qui mettent à la porte les docteurs — les pièces

sont au dossier. Cette fois, le cynisme d'Alain paraît à Robert un peu forcé. Un soir de janvier, au retour d'une cuite, deux des ex-ouvriers — ils s'appellent eux-mêmes ainsi — s'en prennent à ces magiciens qui ont perdu leur pouvoir, à ce trompe-l'œil dédoré de la vie changée. Alain répond en ricanant ; il se moque de leur virilité de bistrot, de leur naïf chantage à la violence. Il écrase du pied la seule idée de responsabilité. Il les brave, eux qui ne demandent qu'une forme de considération. Les maîtres ont toujours eu raison sur les âmes d'esclaves, susurre-t-il. Passez donc à l'acte, leur suggère-t-il, insultant. Leur prend la grande colère, le furieux désir de briser le miroir aux alouettes, de faire taire la voix du nihiliste qui les nie, d'humilier enfin celui qui tourne en dérision leur revendication prolétarienne, seule vanité qui surnage sur l'océan de petits verres et de rodomontades. Ils sortent un couteau, mais qu'en faire ? Alain jouit de leur embarras momentané. La même idée leur vient à tous, héritée des faits divers. Ruée, viol. Robert est resté immobile, indécis ; il comprend trop bien, à cheval entre sa fidélité aux plus opprimés et son envie d'accompagner Alain au-delà des territoires du respect. Du respect : demandent les assaillants ; il serait intervenu si le sang avait coulé mais leur sagacité niaise a trouvé mieux, et d'ailleurs Alain l'a bien cherché, s'y ajoute une certaine curio-

sité : comment se sauvera-t-il du ridicule auquel il est tant sensible ? Ils se relèvent vaguement honteux, conscients peut-être que le baisé de l'histoire n'est pas celui qu'ils croyaient. Alain prend le parti d'en plaisanter, mais il sait que les derniers liens se sont dissous. La maison se disloque d'un coup, Alain disparaît dès le lendemain, Robert ne le verra plus, jusqu'à ce qu'un ressac inattendu les remette face à face. Très vite, chacun part à l'aventure, laissant derrière eux les lieux dans un tel état que le propriétaire fait dresser constat d'huissier, qu'on trouve parmi les pièces.

« Robert supporte mal cette brutale fin de non-recevoir. Il erre quelque temps, aigri, aux terrasses du Quartier latin retrouvé, mais ceux qui le reconnaissent, passés des express du Champollion à la moleskine du Balzar, ne lui parlent qu'à travers l'écran de leur curiosité comparative. Que devient-il ? Il hausse les épaules. Il refuse du service dans la nouvelle presse qu'attire l'histoire de cette maison légendaire, au haut du terrain vague. D'ici, tout va très vite, nous entrons dans ce que l'accusation considère comme la toile de fond du crime, et je ne reprendrai pas tout le récit magistralement mené tout à l'heure par monsieur le procureur. Mais nous savons maintenant dans quel état d'esprit se trouvera Robert G... quand... N'anticipons pas. A bout de souffle, Robert tente une dernière fois le grand

engagement. En Amérique du Sud, le soleil brille pour les guerilleros. Pouvoir enfin mettre en joue, après la longue embuscade où le fusil pèse à l'épaule, l'insaisissable ennemi... Oui, il faut tuer. Tuer pour effacer, pour déblayer, faire table rase. L'épopée s'achève en farce ; embarqué clandestinement au Havre dans les cales d'un bananier, Robert est refoulé à Montevideo dès son arrivée. Son passeport en témoigne, il ne connaîtra de sa guérilla que les lugubres bureaux de douane et l'eau fangeuse du port. Nous ne savons plus rien de ce qu'il pense, il se fait quasi muet. Il cesse d'invoquer un pourquoi — ou plutôt son pourquoi recule à l'infini dans les ténèbres, s'enfonce dans le dégoût. Cette fois, tout est hors d'atteinte, comprend-il en touchant à nouveau terre au Havre.

« A Paris, chacun vaque à ses affaires, pris par l'inévitable acceptation tacite des choses. Ses anciens copains veulent discuter, il les envoie paître. On le regarde comme une bête curieuse, son obstination passe pour volonté d'étonner, ou comme un reproche silencieux. Il refuse une interview dans un grand hebdomadaire — car certains ont flairé dans sa conduite réservée un truc habile, plus habile que celui des autres. On le reçoit un peu — entre deux portes, dans des intérieurs chauds et parcourus d'enfants, qu'on emmène aussitôt — il les fait pleurer, ces bébés roses élevés libéralement.

Un jour, à court d'argent, il bouscule un ancien ami, devenu chirurgien distingué. Il s'empare d'un portefeuille, d'un carnet de chèques — c'est son premier coup, instinctif comme une démangeaison, rapide comme un cauchemar. Nous savons ce que l'accusation tire de cet incident — la préméditation, et j'entends qu'on me reprochera de m'arrêter à la psychologie. Eh bien, j'en viens aux faits, je veux dire à ces faits que la coupable carence de la police a en grande partie laissés de côté. Et l'on verra alors qu'il n'est pas question ici d'une simple reconstitution intellectuelle, que le crime, s'il y a crime, qui vaut à Robert G... de comparaître devant vous coupe à vif dans le théâtre des rôles sociaux.

« Dans ce procès, messieurs les jurés, il est, vous l'avez remarqué, très peu question de la victime, l'épouse de l'honorable docteur R..., pharmacien de Ière classe. Et je n'ai à vrai dire découvert l'incroyable vérité qu'à la fin de patientes recherches, dans les jours qui viennent de s'écouler, alors que l'affaire était déjà inscrite et le dossier clos.

« Ces rôles tragi-comiques de l'insertion sociale, il faut les endosser. Tel est le nouveau credo des anciens camarades de combat. Il est quelqu'un au contraire qui va les vivre jusqu'au bout dans la dérision : Alain T..., après son départ d'Ivry, n'éprouve pas les nausées de Robert. La tour d'ivoire du refus

n'est pas faite pour lui, au contraire, chaque rupture, chaque effondrement le bande à nouveau dans une autre direction. Il participa à la création d'un mouvement révolutionnaire pour homosexuels aujourd'hui reconnu d'utilité publique, mais alors dans la verve piquante de la fraîche contestation. A l'heure où Robert échoue au Havre, Alain s'affiche en travesti dans les manifestations, puis dans la rue.

« Quand Robert G... est devenu mon client, deux faits m'ont sauté aux yeux qu'apparemment nul avant moi ne s'était avisé de relever. Lors de ses coups précédents, Robert G... n'avait jamais, à la seule exception de l'incident relaté plus haut, fait usage d'armes ou de violence. Il renonçait dès que les lieux de ses méfaits se révélaient habités. Comment le pistolet, enfermé d'ordinaire par l'époux de la victime dans un tiroir fermé à clef, lui était-il venu entre les mains, alors qu'on ne relevait aucun signe d'effraction sur le meuble ? Son mutisme obstiné concernant les circonstances du meurtre du boulevard Rochechouart m'incita d'autre part à reprendre avec plus d'attention l'examen du dossier. Son très grand sang-froid — tous les témoignages le soulignent — rendait peu admissible la thèse du coup parti par accident, j'étais d'accord avec l'accusation sur ce point.

« Pourquoi la victime n'avait-elle pas crié ?

« Plus j'avais plus il me semblait que l'ex-

plication du meurtre devait être cherchée plus loin, et j'en vins à l'idée de retrouver les traces des rares relations passées de mon client, ce qui n'avait été fait ni dans l'enquête de police ni au cours de l'instruction.

« Alain et Robert. Ces deux destins hors série resteront proches. Robert s'enfonce avec acharnement dans un malheur têtue, les coups suivent les coups, on vous en a tout à l'heure détaillé complaisamment la litanie. Alain découvre le monde des travestis, les joies de la déchéance — et le militant esthète devient l'une des créatures du boulevard, l'une de ces formes provocantes qui ne sont encore que boules de chiffons — accoudé à la rambarde du métro Pigalle. C'est le tapin, le n'importe quoi devenu n'importe qui quotidien. Elle — Alain est bien mort, laissant se relever une Anémone baptisée un soir d'encanaillement, au mousseux, entre les faux durs et les copines — ne connaît pas encore la loi dure et archaïque du trottoir. Elle n'y a vu qu'un décor curieux, un découpage sans relief. Tandis que Robert découvre qu'on peut mourir bêtement d'une balle ramassée dans un casse, elle découvre les macs, les coups, les chambres sordides, le boulevard glacé, les rafles injurieuses. Hé quoi, tout le monde ne peut pas devenir V.I.P.

« Je l'ai déjà dit, la grande inconnue de ce procès pour moi restait la personnalité de la victime. Que savons-nous d'elle, quand je

deviens conseil de Robert G... ? Seules indications transmises par la P.J. : la photocopie de son passeport — délivré il y a deux ans à Londres. De nationalité anglaise par naturalisation. Le nom de jeune fille n'y figure même pas — et pour cause. Dans le très superficiel rapport d'autopsie, seule la blessure à la tête, qui entraîna la mort, a été examinée. Tout se passe comme si Anna R... n'était apparue que pour tomber sous les balles de Robert G... et il faut bien dire que ni son époux, le docteur en pharmacie R..., ni Robert G... n'ont fait quoi que ce soit pour éclairer notre lanterne.

« La pharmacie de Monsieur R... se tient, vous vous en souvenez sans doute, au 105, boulevard Rochechouart, non loin de l'endroit où nous venons de quitter Alain-Anémone. Elle était fréquentée par une clientèle de travestis qui venaient y chercher les doses d'hormones indispensables à l'exercice de leur métier. Et voici le dernier chaînon qui nous manquait : un jour, Anémone, qui fréquente l'officine — c'était il y a quatre ans —, s'évanouit en attendant son tour. Monsieur R..., qui est un homme délicat et bon, la fait transporter dans l'arrière-boutique, la soigne, et tandis qu'il se penche sur elle, éprouve un tendre émoi. Il la relève. Elle n'en peut plus de mauvais traitements, et d'hôtels de passe. Elle, si jeune encore, inachevée, semble proche de la fin. Au long de sa convalescence, au premier étage du 105, elle

touche son bienfaiteur par le récit de son sinueux passé. Nous ne piétinerons pas les sentiments de ce mari dans l'affliction. Sachez seulement qu'il lui offre d'abord la sécurité, un toit, un foyer. Elle est lasse des identités sommaires et des doubles jeux faciles. Il organise pour elle le voyage à Casablanca, et voici, messieurs, la lettre que j'ai reçue hier du docteur qui l'opéra, confirmant en tous points mes investigations. Le papillon sort de sa chrysalide,

« Alain T... devient Anna T... devant les hommes — car elle abandonne sans regret son prénom de passe à 20 F. Ils passent en Angleterre, Monsieur R... a fait un petit héritage et ne tient pas à renouer le contact avec les anciennes relations de celle dont il va faire sa femme. Au bout de deux ans de procédure coûteuse dont je dois recevoir copie, Anna T... obtient successivement sa naturalisation et la reconnaissance de son nouveau sexe. Leur mariage est célébré à la sauvette devant un prêtre compréhensif, et est inscrit le 17 juin 1977 au registre de la mairie de Brighton. Anémone — Anna est sincèrement éprise de cet homme si différent de ce qu'elle a connu — peut-être n'était-elle après tout qu'une âme d'enfant en quête d'affection, et puis il a tant fait pour elle. D'elle-même, elle demande à revenir à Paris — il faut reprendre la pharmacie, elle évitera de descendre à la boutique,

d'ailleurs on a dû l'oublier, tout change si vite à Pigalle. Elles sont plus nombreuses que vous ne le croyez, messieurs, peut-être autour de vous, ces anciennes du travelo offert au tout venant métamorphosées en épouses honnêtes, et pour qui connaît le monde imaginaire des transsexuels, ce défi d'être malgré tout comme toutes les femmes n'étonne pas.

« Deux jours avant le crime, un drame éclate dans la pharmacie : une ancienne collègue d'Anémone l'a reconnue, et, jalouse sans doute, lui jette à elle, qui fait maintenant sa femme du monde, tout l'ignoble récent à la face. Elle est l'indicatrice anonyme se présentant spontanément à moi plutôt qu'à la police, à qui je dois ma découverte.

« Tout est en place désormais, nous sommes au seuil de notre affaire. La victime est venue d'elle-même occuper sa place de victime, l'assassin s'avance vers son rôle d'assassin. Le soir du 17 octobre de l'an dernier, Anna R... entend du bruit, en bas, dans le magasin. Elle descend, en mules et robe de chambre, sans éveiller son mari, n'oublions pas qu'elle en a vu d'autres, un rôdeur ne lui fait pas peur — de plus, dans les deux jours qui ont suivi la scène à laquelle j'ai fait allusion, elle est tombée dans un extraordinaire état de prostration. Tout lui devient égal. Elle avance doucement derrière le comptoir, et distingue en contre-jour à la lumière du réverbère qui surplombe la vitrine

une ombre qui s'affaire sur le tiroir-caisse. Elle allume d'un geste brusque. Pour la deuxième fois en deux jours le passé la gifle brusquement. Ils ont dû se reconnaître sur-le-champ — lui est à peine empâté, elle a gardé sous ses longs cheveux blonds son masque fin d'adolescent.

« Après... Après, messieurs, nous ne pouvons que laisser ces deux êtres face à face. Que se sont-ils dit ? Nous ne le saurons jamais.

« L'idée d'organiser sa mort en meurtre de rôdeur a-t-elle traversé le cerveau enfiévré d'Anna ? A-t-elle voulu épargner à son mari la douleur d'un suicide ? Tout ceci n'est plus, ne peut plus être que pure conjecture.

« Je n'ai pas eu le temps, monsieur le président, de déposer mes conclusions de droit se rapportant au jour entièrement nouveau porté sur cette affaire. On en devine le sens. Toute la procédure engagée contre mon client est entachée de nullité : on ne pouvait poursuivre mon client pour crime, puisque la phallotomie — opération subie par Anna à Casablanca — est assimilée par notre code au meurtre : Alain T... n'a pas été tué puisqu'il était déjà « mort ». Du point de vue juridico-médical, l'hystérectomie « tue » l'homme, mais sans pour autant créer la femme. Nul n'a en droit français la possibilité de créer une femme adulte. Je n'insisterais pas sur le maquis juridique sans précédent dans lequel nous serions contraints de nous

enfoncer en appel si la peine prononcée à l'égard de mon client m'obligeait à reprendre cette affaire — mais je ne doute pas que la sagesse du tribunal et le bon sens de messieurs les jurés nous épargnera d'avoir recours à ces moyens.

« Il y a des moments, messieurs, où les responsabilités se dissolvent, où le rideau de personnages qui forme la société s'écarte, laissant à nu le fatum tragique. Notre crime — oui, le nôtre — est un de ces moments. Non, ceci n'est qu'un cauchemar ; le cauchemar d'une civilisation où le devenir est toujours traître à ce qu'on en a imaginé ou voulu. Je n'ajouterai qu'un mot : à fausse victime, faux meurtrier. Puisse votre verdict en tenir compte. J'ai dit. »